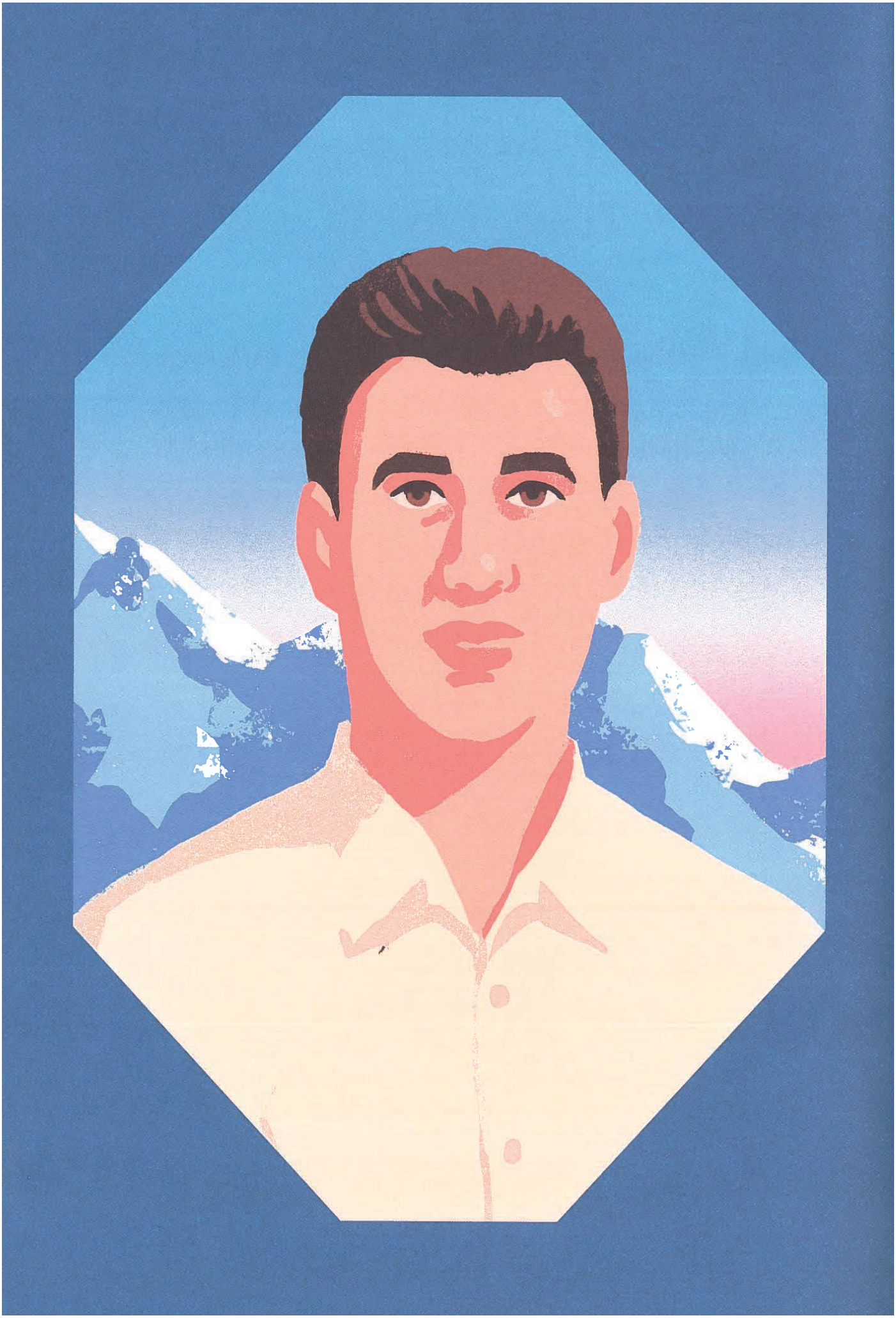

BIENHEUREUX depuis 1990

Pier Giorgio Frassati

LE GRIMPEUR INFATIGABLE (1901-1925)

« Pier Giorgio, arrête de te battre avec Luciana, et sortez du salon tous les deux, vous allez tout salir ! » crie madame Frassati. Le petit garçon monte, honteux, le grand escalier de la maison familiale, à Turin. Il rêve de grandes batailles, d'être un soldat, mais sa sœur, Luciana, n'y comprend rien. Quant à ses parents, ils ne veulent pas qu'il « rate sa vie », comme ils disent ; le soir, son père le prend sur ses genoux et lui dit : « Pier Giorgio, tu sais que je dirige une belle entreprise, et quand je serai trop âgé, c'est toi qui t'en occuperas, il faut être digne de moi, tu m'entends ? »

Il hoche de la tête, mais le monde de ses parents semble contraire à ses idéaux : comment être courageux ? Pour qui pourra-t-il se battre, s'il doit être assis dans un bureau à donner des ordres ? Comment faire le bon choix, quand on a dix ans ?

Quelques jours plus tard, alors que ses parents attendent des amis pour une petite réception, un pauvre homme sonne à la porte. Il est très mal reçu par monsieur Frassati qui le traite d'ivrogne et le renvoie : « Non, je ne vous donnerai pas d'argent, vous allez le dépenser en boisson, allez voir ailleurs. »

Pier Giorgio, caché derrière les rideaux de la fenêtre, dans l'entrée, est bouleversé, il court vers son père en pleurant :
« Il faut aider ce monsieur, c'est un homme pauvre, il va mourir, dit-il.
– Tu n'y comprends rien, laisse-moi, répond son père.
– On n'a pas le droit de le laisser tout seul, sans rien. »
« Se battre pour les pauvres, voilà ce qu'il faut que je fasse, se dit Pier Giorgio. Surtout, ne pas devenir indifférent à cette pauvreté, je préférerais tant que

mes parents soient moins bons avec moi pour l'être davantage avec les autres. Mais comment aider ces pauvres gens ? »

Au retour de ses parents, Pier Giorgio reçoit une correction pour cet acte. Il est puni mais heureux dans son cœur, car il sait qu'il a posé le premier geste de son combat : il est devenu un guerrier de la charité.
Parce qu'il est intenable à la maison, plein de vie, sa mère décide de lui faire découvrir la montagne. Elle l'emmène marcher et il ressent une joie immense : il tombe amoureux de ces vallées, de l'escalade. Ni la peine des montées ni le poids du sac qu'il porte sur le dos ne le fatiguent. La montagne est son entraînement de guerrier : il y apprend la nature et le respect de ses compagnons de marche.

Quelques années plus tard, pour ne pas être le seul à profiter de ses escapades, il emmène ses amis gravir des monts, armés d'un piolet et de cordes. Arrivés au sommet, ils partagent un pique-nique, au-dessus des nuages :
« Comme il est bon d'être entre amis ! J'aimerais qu'on puisse y retourner ensemble, plus souvent, qu'en pensez-vous ?
– Oui, oui ! répond toute la troupe en chœur.
– Peut-être, propose Pier Giorgio, que nous pourrions fonder une compagnie, une compagnie un peu étrange dont nous serions les membres. Nous continuerions à grimper, à faire des projets d'escalade en ayant une obligation : être toujours heureux, faire des blagues et ne jamais être ennuyeux comme la pluie !
– Oui, répond son ami Marco, ce serait une compagnie magnifique !
– J'ajouterai une seule chose dans cette compagnie, reprend Pier Giorgio, l'Italie a besoin d'une jeunesse comme la nôtre, une jeunesse chrétienne,

alors, si vous le voulez bien, nous parlerons aussi de Dieu. Nous serons les athlètes de Dieu, toujours prêts à s'entraider !
– Vive Pier Giorgio, vive la compagnie ! crient-ils tous ensemble.
– Et comment l'appellerons-nous, cette compagnie ? demande Marco.
– Après quelques réflexions, je propose "la Compagnie des types louches" », dit Pier Giorgio dans un éclat de rire.
Tous rient sur le sommet de la montagne et leurs éclats de rire résonnent longtemps, accompagnés du chant des guitares. La Compagnie des types louches est née.

En 1924, avec ses amis, Pier Giorgio essaie d'oublier la montée du fascisme en Italie : la politique est de plus en plus violente, les gens se battent durant les manifestations. Un jour, à Turin, chez ses parents, des hommes en chemise noire viennent devant la maison pour en casser les vitres. Pier Giorgio retrousse ses manches et les empoigne un par un, les forçant à repartir.
Sa mère, inquiète mais heureuse de voir la force de son fils, le prend dans ses bras : « Tu n'es pas si faible, pour une grenouille de bénitier », dit-elle.
Hélas, depuis quelque temps, Pier Giorgio est incompris à la maison : sa mère refuse qu'il devienne prêtre et voit d'un mauvais œil ses engagements chrétiens, sa foi profonde. Pier Giorgio sourit. Depuis qu'il sait qu'il ne peut pas être prêtre, il a rejoint la Conférence Saint-Vincent-de-Paul qui va à la rencontre des pauvres, leur rend visite et leur donne nourriture et vêtements.
Pier Giorgio a donc une vie publique devant ses parents, étudiant ingénieur, mais, dès qu'il a du temps libre, il rejoint ses compagnons de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul et rencontre les pauvres de Turin. Car Turin est une ville riche, comme la famille de Pier Giorgio, mais remplie de pauvres cachés, rejetés, et c'est vers eux qu'il dirige ses regards.

Ses amis disent même qu'il a dépensé l'héritage de ses parents pour soutenir des familles en difficulté. Lorsqu'on lui en parle, il répond : « On n'a pas besoin d'argent pour continuer à pratiquer la charité. La charité, voilà la fin à laquelle je veux tendre, avec la grâce de Dieu. »

Le soldat des cimes sait qu'il y a des montagnes comme celle de la pauvreté qu'on n'escalade pas seul ; il prie Dieu tous les soirs de l'aider à ne pas oublier les autres, à être toujours prêt pour eux.
Cependant, un jour, alors qu'il a vingt-quatre ans, lui, si robuste et sportif, ne parvient pas à étouffer une plainte. Il a de la fièvre et demande à quitter la table pour aller se reposer. Tous pensent que c'est une simple grippe, mais lui sait que la maladie est grave. Il ne dit rien et prie Dieu de lui venir en aide. Il reste alité, son visage se décompose, il est pâle comme ses draps : « Seigneur, je vous offre cette lutte de la vie avec la mort que je ressens dans mon corps. » Le médecin est appelé en urgence, mais trop tard : rien ne peut endiguer la maladie. Ses amis viennent à son chevet et il leur tend un petit papier : c'est une liste de médicaments pour une personne dont il s'occupe : « N'oubliez pas de lui donner, n'oubliez pas ! »

Il meurt, peu après, à l'âge de vingt-quatre ans. Une foule immense de pauvres est présente aux funérailles pour escorter le cercueil du soldat de la Charité. Ses parents découvrent alors, stupéfaits, que leur fils est un saint, ils comprennent enfin ses choix de vie, ses engagements. Pier Giorgio leur sourit alors sûrement, arrivé, enfin, en haut de la plus haute montagne.